

était resté dans le pays après la campagne du Mexique. On arriva enfin, un peu impatient de voir le domaine dont on héritait. La désillusion fut amère. La maison d'habitation aurait valu à peu près dix mille francs en France ; mais les terres étaient vastes. On était convaincu qu'il s'y trouvait des mines importantes. Des recherches avaient été commencées ; mais il fallait poursuivre ces recherches, dépenser de l'argent, et si on ne réussissait pas, tout l'argent absorbé serait perdu et on ne trouverait rien ou presque rien de la propriété.

Tels sont les renseignements sommaires qui furent fournis par l'intendant. Daniel de Serves fit la grimace. Ce fameux héritage pourrait finir par leur coûter plus cher qu'il ne rapporterait, mais ce n'était pas le moment de se désespérer. Il fallait au contraire se mettre à l'œuvre courageusement et vite. C'est ce qu'il fit. Il s'agissait du bonheur, de l'avenir de sa femme et de ses enfants. Pour rentrer en France, il fallait conquérir la fortune. Il réussirait ou il succomberait à la peine. Anne, au lieu de se plaindre, l'encouragea, et l'espoir rentra dans leurs cœurs, faisant place à la crainte qui les avait un moment saisis tous les deux.

VI

Cinq ans s'écoulèrent sans amener de résultat. A peine installé, Daniel avait écrit à Roustan pour lui donner son adresse. Il terminait sa lettre et disait avec enjouement : " Il était écrit que les reçus étaient inutiles entre vieux amis comme nous. Mon premier soin a été d'égayer celui que tu m'as donné. Je n'en suis pas plus inquiet pour cela." Il n'obtint pas de réponse. Il attribua ce silence aux préoccupations de son ami, occupé à installer sa maison, puis il se dit que le banquier attendait sans doute une bonne nouvelle pour la lui annoncer ; ensuite, il pensa que la lettre s'était peut-être égarée, que le financier avait dû changer d'adresse. Il écrivit de nouveau, même silence.

Un peu déconcerté du mutisme de son ami, Daniel n'avait pourtant pas encore de crainte réelle. Il aurait plutôt cru à la chute du monde qu'à une infamie de son ami. Cependant l'argent qu'il avait apporté avec lui filait rapidement dans les travaux qu'il avait fallu entreprendre. L'éducation de Raoul, pour lequel il avait fallu faire venir un professeur de Mexico, était coûteuse. C'était Mme de Serves qui s'était chargée d'instruire elle-même Alice. Le gentilhomme solonais vit le moment où il serait à bout de ses ressources. Il écrivit de nouveau, une lettre plus sérieuse cette fois, dans laquelle il ne parla pas du reçu égaré. Il demandait trois cent mille francs à Roustan. Il les lui fallait par le retour du courrier. La missive expédiée, il dit à sa femme :

— Ne nous inquiétons plus. Je viens d'écrire à Paris pour me faire envoyer trois cent mille francs. C'est plus qu'il ne nous faudra.

— Je me tûne, fit Anne, que tu ne l'aies pas fait déjà, puisque tu as placé de l'argent avant notre départ.

— Cinq cent mille francs.

— C'est une petite fortune, où l'as-tu déposée ?

— Chez un banquier que je connaissais. Oh ! c'est solide, ajouta le gentilhomme comme pour se donner confiance à lui-même, et je vais recevoir mon argent par le retour du courrier, mais comme le placement était bon, il m'en coûtait de retirer cette somme, j'ai préféré attendre, emprunter ici.

— Daniel rougissait. C'était la première fois qu'il mentait. Un frisson froid lui traversa le cœur.

— Si je m'étais trompé pourtant ! Si cet homme... Il n'acheva pas sa pensée. C'était la première fois aussi qu'un soupçon franc, net, lui venait. Il arrêta là l'entretien, et il attendit, sa femme ne sut jamais au milieu de quelles angoisses. Les jours, les mois se passèrent.

Roustan ne répondait pas. Il télégraphia. Les télégrammes n'eurent pas plus de chance.

Le malheureux commençait vraiment à désespérer. Sa femme le voyant soucieux, désolé n'osait pas l'interroger. Elle lui disait qu'il lui cachait quelque chose, qu'il y avait entre eux un secret, leur premier secret depuis leur mariage. Daniel s'échappait d'angoisses. Il commençait à craindre toutes les catastrophes. Le moment vint cependant où il ne pouvait plus hésiter. Il fallait prendre une décision. Il leur restait à peine quelques billets de mille francs. Un matin, sa femme le voyant plus sombre et plus désespéré que jamais, lui dit :

— Pourquoi ne vas-tu pas à Paris ?

— Aller à Paris ? Il y a longtemps qu'il y songeait. Mais il n'osait pas le lui proposer.

— Un voyage à Paris, c'est une affaire de plusieurs mois, dit-il. Il faudrait donc t'abandonner ?

Elle eut un sourire de résignation douloureuse.

— Quand c'est nécessaire.

— Et comment vivrez-vous ici ?

— Je ferai mon possible pour t'attendre.

— Et si ?

Le malheureux s'arrêta. Il n'osa pas aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Si je revenais sans argent ? avait-il songé.

Mme de Serves avait deviné. Elle se jeta dans ses bras.

— Eh bien, dit-elle, nous vivrons comme nous pourrions. Nous nous aimons assez pour être heureux même sans fortune.

Il l'embrassa en sanglotant.

— Chère femme ! chère femme !

Elle ne lui avait pas fait de reproche, pas adressé une question. Elle le voyait trop malheureux pour renouveler sa peine, pour l'augmenter par des récriminations.

— Et nos enfants ? dit-il au milieu de ses larmes.

— Ils feront comme nous ; ils travailleront.

— C'est moi, par ma négligence, mon imprudence qui vous ai ruinés tous !

Elle continua à l'embrasser, cherchant à le consoler, à calmer ses regrets. Il partit.

Nous l'avons présenté à nos lecteurs à son arrivée à Paris. Son voyage avait été semé de péripéties. Comme il avait pris avec lui la somme strictement nécessaire, il se trouva, lorsqu'il débarqua au Havre, qu'il ne lui restait plus assez d'argent pour prendre le chemin de fer. Il dut faire la route à pied, rongé par l'inquiétude et par des tortures de tous genres. Pourtant la chance avait marqué son départ. Deux paquebots étaient en partance, et, au dernier moment celui où il devait s'embarquer n'ayant pas pu le prendre à son bord, il avait dû attendre le suivant. Or, ce premier, l'*Espérance*, celui sur lequel sa femme et ses enfants le croyaient, s'était perdu corps et biens pendant la traversée. Mais il l'ignorait et ne pouvait savoir à quel point le destin l'avait favorisé au début, sans doute pour le frapper plus cruellement plus tard.

Cinq jours après son débarquement au Havre, il arrivait à Paris dans la matinée, poudreux, harassé. Il attendait, pour envoyer des nouvelles à sa femme et à ses